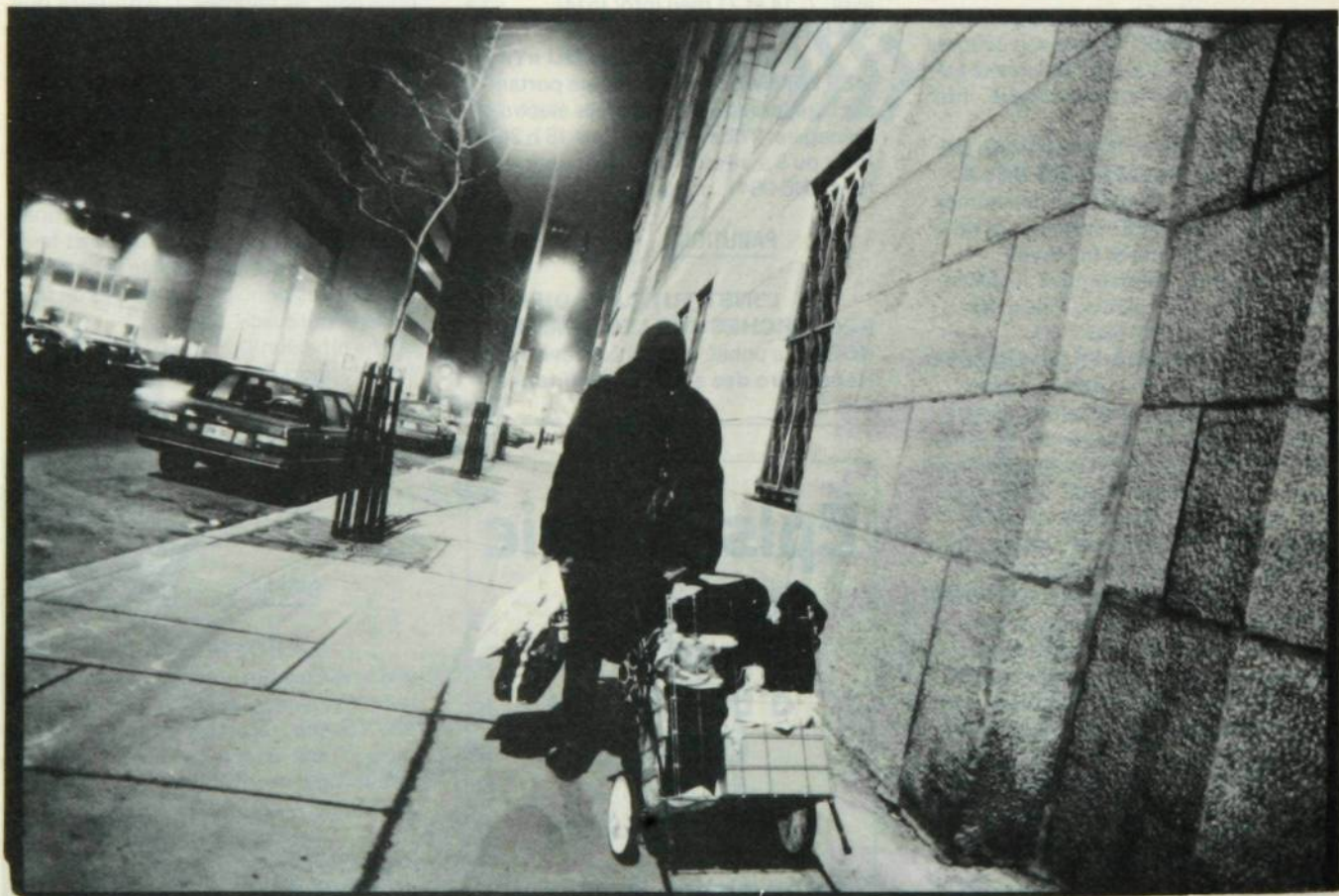


# AU PAYS DES CLOCHARDES



**S**i vous avez déjà traversé le parc Atwater, vous avez peut-être remarqué les bourgeoises aux cheveux bleus, élégantes et bavardes, en train de se reposer, assises sur un banc, des fatigues d'une rude journée de magasinage et de folles dépenses. Ce que vous n'avez peut-être pas remarqué, c'est l'autre groupe de femmes assises dans le parc. Elles sont encombrées de grands sacs, elles aussi, mais d'un contenu tout différent: de vieux vêtements, des restes de nourriture et des photos tachées, souvenirs des jours anciens.

Celles-là, ce sont des clochardes, qui ont coutume de s'agglutiner dans des parcs comme celui-ci. Parfois elles marmonnent pour elles-mêmes, parfois elles deviennent agressives, se grattant rageusement. On en voit rarement de jolies.

LINDALEE TRACEY

En temps normal, je ne m'assoierais pas si près d'elles mais aujourd'hui, et pour les trois prochains jours, je suis l'une d'elles. Et elles, cette armée de femmes en guenilles, sont mes amies, mes initiatrices, mes guides que je suivrai dans le bas-ventre urbain de la grande culture canadienne de la pauvreté.

## I

J'ai fait un effort pour ne pas avoir l'air trop propre. Je suis en jeans déchirés, en tee-shirt, et je transporte mes possessions dans deux sacs à poubelles. Je me sens un peu gênée en m'installant sur un des bancs du parc. Juste à côté de Barbie, 26 ans.

Barbie fait un peu d'embonpoint et rit d'un petit rire nerveux. Sa chemise à carreaux et ses pantalons rayés ne vont pas ensemble. Barbie n'a pas de chez-soi. Je lui demande si elle a déjà dormi sur un de ces bancs.

«Certain! Celui-là, là-bas...», glousse-t-elle en pointant du doigt un coin du parc. «Des fois j'ai peur mais j'ai le sommeil léger alors je me relève aussitôt que j'entends quelque chose. À part de ça... j'ai un couteau, juste en cas.»

Barbie est une victime d'inceste, violentée par son père adoptif dès l'âge de quatre ans. Alors, pour elle, ce qui est normal et ce qui ne l'est pas... Elle vit dans les rues depuis deux ans. Les gens l'évitent, elle en a l'habitude. Pas moi.

Tandis que nous restons là, assises, à fumer ses rouleuses, je me sens rabaissée par les regards grossiers des passants. Dans les jours qui suivront, je me ferai la carapace plus épaisse, mais là... Les gens nous regardent comme si nous étions des putains. Barbie l'a été. En fait, Barbie a déjà dû faire bien des choses déplaisantes en échange d'un repas ou d'une place pour dormir. Pourtant, malgré tous ses efforts, elle continue d'avoir faim. «Depuis deux ans, ça m'est arrivé de crever de faim, pendant une semaine d'affilée, par bouts...», me dit-elle. «Des fois, je vais voir dans les poubelles, autour de chez McDonald's surtout. C'est super, parce qu'il y a des employés de bureau qui en prennent juste une bouchée et qui jettent le reste, alors je le prends.»

Après des heures de placotage, arrive le temps de dîner. Barbie et moi sortons du parc, à l'affût d'un repas gratuit. Encore gênée par les regards des «honnêtes» gens, j'essaie de rendre mes sacs verts aussi petits que possible, les tirant timidement après moi dans les rues du centre-ville. Ça se voit tellement, maudit, quand on est pauvre.

Barbie m'amène chez Doris, l'unique centre de dépannage pour femmes itinérantes à Montréal. Barbie vient souvent ici, pour des vêtements gratuits, des Kotex et un repas. C'est douillet, Chez Doris, et tout s'y passe dans un incessant chuchotis de conversations.

Là-bas, dans le coin le plus éloigné, une femme aux cheveux blancs tricote. Près de la porte, silencieuse statue de pierre, une Inuk est assise. Il y a une pincée de punkettes, un flot d'ex-reines d'un soir un peu fanées, quelques femmes en imper. Au fond, une grosse femme se coud une robe neuve avec des morceaux de vieux draps. Personne n'est déplacé, ici. L'endroit est envahi par plus de 40 femmes qui, comme moi, font la queue pour la soupe, la salade, les fèves et les saucisses.

Derrière moi, il y a Pat. Hyper-tendue, elle a les nerfs et les gestes emmêlés d'une ex-patiente de clinique psychiatrique. Pat rebondit de chambres sordides en pavillons d'hôpitaux et des hôpitaux à la rue depuis dix — ou n'est-ce pas plutôt onze? — ans maintenant. Elle n'arrive plus à se rappeler. Pour l'heure, elle meurt de faim.

«J'ai été obligée d'aller fouiller dans une poubelle, tantôt», me dit-elle d'une voix forte. «C'est la chose la plus écoeurante que j'aie jamais faite de ma vie. J'ai trouvé un petit morceau de banane... gros comme ça.»

Nous arrêtons de parler pour prendre nos assiettes, et puis nous allons, Pat et moi, rejoindre les autres femmes, attablées pour le rituel silencieux du repas.

Une fois les ventres pleins, la vaisselle propre, la foule s'éclaircit. Chez Doris. Je sors avec les autres, franchis le seuil, descends dans la rue... en route pour nulle part, en réalité.

Je fais un arrêt dans une arcade de la rue Sainte-Catherine. À l'intérieur, je reconnais plein de têtes familières, cherchant ici un peu de chaleur, comme moi. Le truc, dans les arcades, c'est d'avoir l'air de vouloir dépenser de l'argent. De l'argent que nous n'avons pas.

## Cette armée de femmes en guenilles sont mes amies, mes initiatrices, mes guides que je suivrai, pendant trois jours, dans le bas-ventre urbain de la grande culture canadienne de la pauvreté.

Je fais semblant d'examiner toutes les machines, avant d'en choisir une pour jouer. Ça marche un bout de temps mais le gérant finit par s'avancer vers moi. Je sais que c'est le moment de filer. Ce n'est pas bon pour le commerce, des pauvres qui traînent autour.

De toute façon, il commence à se faire tard et je dois penser à me trouver un endroit pour la nuit. Ce n'est pas qu'il y ait un grand choix: trois refuges pour femmes itinérantes dans toute la ville. Et 77 misérables lits pour les milliers de femmes qui s'y présentent. Je me dirige vers la Maison Marguerite. Seigneur! C'est le plus proche. Et je suis chanceuse, très chanceuse. J'attrape le dernier lit.

La Maison Marguerite est menée par les Soeurs grises; y règne un calme recueilli. Nous autres, les clochardes, sortons nos manières du dimanche: c'est qu'on ne mord pas la main qui nous nourrit, on n'emploie pas le langage de la rue... devant des bonnes soeurs!

Après que j'aie rempli quelques formulaires, on me donne un lit dans une chambre à quatre, une serviette, une jaquette et une brosse à dents. Je me garroche vers la salle de bain, et j'attends, en ligne avec les autres, pour enfin prendre une douche.

Dans nos robes de nuit fournies par le couvent, nous avons toutes l'air fondamentalement semblables, c'est-à-dire pauvres. Mais nos histoires sont toutes un peu différentes. Nous nous les racontons, nous confiant l'une à l'autre nos secrets terribles et fragiles. Ce ne sont pas des histoires pour les gens de l'extérieur.

Ici, à la Maison, nous nous réconfortons les unes les autres. À l'occasion, nous nous laissons aller à sangloter sur notre souffrance, comme Brenda. Mère, 35 ans, Brenda a eu son appartement saccagé par



les deux amis qui venaient de la violer. Brenda n'a pas d'argent, pas de logement, et nulle part où élever son fils de deux ans.

Il y a Micheline, la veuve, une femme délicate et fragile qui passe son temps à se remettre du rouge sur les lèvres. À 63 ans, Micheline vient d'être expulsée d'une maison de chambres. Elle attend maintenant que le B.S. lui envoie son chèque, et ça, ça la gêne un peu.

Après une soirée passée à parler et à enfiler des colliers de perles dans la salle d'artisanat, les lumières s'éteignent. À 11 h, nous autres, femmes adultes, allons toutes bien sagement au lit comme de bonnes petites filles.

## II

Je pars tôt le lendemain matin, l'estomac vide, bousculée, ignorée par les vagues de travailleurs de bureau déferlant sur la ville. Sur leurs talons s'avance une étrange cohorte d'hommes clopinant et sacrant.



Ils ramassent les sandwiches et les mégots de cigarettes dédaignés par les mieux chaussés.

Ces hommes-là sont les «pros» de l'itinérance. En tant qu'hommes, la vie des rues leur est plus facile; il y a plus de services pour eux. Et moins de railleries. Personne ne prend un homme pour une putain juste parce qu'il est pauvre et sale.

Je fais la queue avec eux, des centaines d'entre eux, à l'extérieur de l'Accueil Bonneau, une soupe populaire du Vieux Montréal. Nous attendons le déjeuner: soupe et pain noir... Par groupes de vingt à la fois, nous engloutissons notre nourriture en vitesse, assis sur de longs bancs, à de longues tables, avant de laisser la place au prochain groupe.

On peut dire que c'est une sorte de club privé, ici. Ils n'aiment pas les femmes, c'est évident à leurs gestes et leurs commentaires.

Plus tard, les hommes sortent et se prélassent comme des rois en digérant leur déjeuner. L'un d'eux, Tommy, tire un peu de pain noir de sa poche et nourrit les goélands. Tommy est un ex-vendeur d'assurances de 43 ans qui est tombé dans une bouteille de whisky et a mis six ans à s'en extirper. Tommy vit dans les rues depuis des années main-

tenant. C'est un artiste de l'escroquerie: un escroc très sympathique avec ce petit côté pétillant d'Irlandais qui connaît les recettes pour bien vivre. Nous passons l'après-midi ensemble, à nous promener dans le métro gratis: Tommy a un truc pour les correspondances qui fait que je n'ai pas à payer. Tommy a aussi un truc pour les cigarettes. Entrés nonchalamment dans une manufacture de tabac de l'est de la ville, nous obtenons, grâce à Tommy, des cigarettes gratis avec visite de l'usine en prime!

Tommy a ce genre de confiance en lui dont manquent la plupart des itinérants. Pour lui, la survie est un travail de comédien: il y a de bons acteurs et il y en a de mauvais. Les femmes sont habituellement de mauvaises actrices. Et ce sont elles qui ont besoin d'aide. Je demande à Tommy comment les femmes peuvent jouer au jeu de la survie.

Il s'esclaffe et me conseille de me poster au centre-ville et d'accoster les gens avec des histoires à cœur fendre: «Dis-leur que ton père t'a foutue dehors. Ou ben que ton chum est un malade, qu'il t'a encore battue. Ça marche. Ou ben dis-leur: Je me suis réveillée ce matin et j'ai eu une apparition et Dieu m'a dit de vous demander de l'aide. Ça marche!»

À la fin de cet après-midi plein de chaleur et d'amitié, je quitte Tommy sur la rue Sainte-Catherine. Je n'ai pas mangé depuis tôt ce matin, je n'ai pas le moindre sou, alors je prends Tommy au mot et suis l'une de ses suggestions. Je me traîne les pieds dans une station de métro et je commence à quêter.

Je trouve ça intolérable. La foule joue aux moutons de Panurge et me contourne d'un mouvement d'ensemble. Elle ne jette pas même un regard dans ma direction. Et quand je m'approche pour attirer son attention, je vois sa peur. La foule fonce sur le côté, mais toujours comme si elle ne m'avait pas vue. Je commence alors à me fâcher.

Barbie m'a parlé de la colère.

«Aussi longtemps que t'es enragée, m'a-t-elle dit, t'es vivante. Tu réagis...» Et je suis en train de réagir. Je commence à répondre à la foule, à lui courir après, à lui demander de me regarder. Ça me fait du bien mais ce n'est pas la bonne façon de jouer le jeu.

Quarante minutes plus tard, je n'ai toujours pas fait un sou, pas une



seule cenne noire, alors je ne mange pas. Je sors, et je marche dans la buée nocturne de la ville.

En vagabondant, je tombe sur Claudette, errant alentour des buissons de la Place des Arts. Claudette dort ici, près des bouches de chaleur. C'est chaud, mais comme femme elle a quelquefois des problèmes et doit défendre à coups de griffes sa place dans la masse des corps qui s'empilent ici chaque nuit.

«Ça arrive qu'on se batte pour décider où on va dormir», explique-t-elle avec désinvolture. «Surtout l'hiver, parce qu'on ne trouve pas des places chaudes n'importe où. Des fois, il y a sept, huit personnes sur la même place, et là le trouble commence. C'est normal, c'est comme la jungle. La loi du plus fort. Si quelqu'un est plus fort que toi, il prend la place. Si t'es trop faible, ils te poussent. Ils te renvoient plus loin. Et si t'es une femme, qu'est-ce que tu peux faire? Évidemment, tu peux te défendre, mais juste avec des mots...»

Pourtant, Claudette, 31 ans, préfère dormir dehors plutôt que dans un refuge. Elle dit qu'elle n'aime pas les règles, la routine et les «bonnes âmes» qui travaillent dans ces endroits-là. Elle n'aime pas leur pitié, alors elle vit sous les regards des passants, et devient froide comme pierre pour se protéger.

«Tout le monde te regarde, chacun te rejette. T'es juste une chose, un déchet à foutre à la poubelle. On ne te veut pas, on ne va pas t'aider. Ça fait mal. Ça n'arrête jamais de faire mal et ça reste à l'intérieur de toi. Tu n'oublies pas... Mais il faut que j'y aille, j'ai d'autres choses à faire...»

Je demande à Claudette si elle connaît un refuge pour la nuit, et elle me montre la direction du Chaïnon, une vingtaine de blocs plus loin. Je suis trop fatiguée pour marcher alors je monte dans un autobus et j'explique à l'homme que je n'ai pas une cenne et pourrait-il, s'il-vous-plaît, me laisser monter gratis. Je suis trop fatiguée pour avoir peur qu'il rie et me chasse comme un chien galeux. Je m'en fous que les autres passagers jassent entre eux. Tout ce que je veux c'est manger, et puis je veux dormir et peut-être, quand je me sentirai mieux, pleurer un bon coup.

Après un énorme souper au refuge Le Chaïnon, je me sens mieux, moins transie, et je rejoins les autres femmes dans la pièce commune. Penchées sur nos cafés, nous fumons à la chaîne et écoutons la radio. Les petits plaisirs non marchés...

Une femme aux longs cheveux porte un baby-doll et nous rions toutes devant un luxe aussi ridicule. Une autre râle contre son travailleur social. Nous parlons des hommes, de nos familles, et des meilleures façons de tromper le Bien-être. Pendant quelques heures, nous avons toutes l'impression d'être des reines parce que, cette nuit, nous dormons à la chaleur. Je suis au lit à 9 h 30.

### III

Le matin du troisième jour, je me bourre autant que je peux au déjeuner, au cas où je ne trouverais plus rien à manger de la journée. Et puis je me retrouve de nouveau dans la rue.

Aujourd'hui mes vêtements sentent mauvais, mes cheveux sont sales et pleins de drôles de mèches collantes. Sans même y avoir pensé, je me retrouve à marcher dans les ruelles, pour me cacher, je suppose. Pour devenir invisible. Dérapant dans les flaques d'huile, traînant les pieds dans les poubelles, nous, les itinérantes, nous nous remarquons les unes les autres et nous disons hello! d'un signe de tête. J'enregistre mentalement quelques informations: quels restaurants, par exemple, laissent ouverte leur porte arrière, au cas où je voudrais grapiller un peu de nourriture. Ou cet escalier camouflé... parfait pour une petite sieste en après-midi. Tiens! je pourrais empocher 2,40 \$ la caisse pour les bouteilles de bière vides entassées derrière cet hôtel, et je dois me souvenir de ces boîtes de carton empilées par le magasin à rayons: je peux en avoir besoin si je dors dehors...

Quelques heures plus tard, je retombe sur Claudette. Elle a l'air

**Un parc sombre qui longe deux pâtés de maison, c'est le coin préféré des touristes perdus, des prostitués mâles et des vendeurs de dope moulés de cuir noir. C'est intime, quoi, et c'est ma chambre pour la nuit.**

**«L'hiver, on ne trouve pas de places chaudes n'importe où... C'est comme la jungle. La loi du plus fort. Si quelqu'un est plus fort que toi, il prend la place. Et si t'es une femme, qu'est-ce que tu peux faire?»**

bien plus vieille à la lumière du jour, et l'ombre est plus dure autour de ses yeux. Nous marchons ensemble jusqu'à la gare où je voudrais me laver les cheveux dans la salle de bain publique. Claudette me raconte comment elle se garde propre dans les rues.

«L'été, pas de problème. Tu peux toujours trouver de l'eau, aux fontaines par exemple. Tu peux t'arroser mais il n'y a pas de savon ni de serviettes. C'est pas un bain moussant! En hiver, ben... t'essaies de te faufiler dans les restaurants, dans les salles de bain et de te laver là. S'ils ne te laissent pas entrer, tu passes par la ruelle pis tu te glisses par la porte d'en arrière. T'apprends des trucs, t'as pas le choix.»

J'occupe le reste de la journée, en gros, comme les deux autres: à marcher, me reposer, me cacher. Aujourd'hui comme hier, je ne trouve rien à manger. Enfin, presque... J'arrive à soutirer quelques carottes aux conducteurs de calèches du Vieux, de celles qu'ils donnent à leurs chevaux. Je leur en suis reconnaissante.

Au coucher du soleil, j'ai déjà terminé ma ronde des refuges et il n'y a pas de lit disponible. Comme beaucoup d'autres femmes, je dois dormir dehors.

Je me décide pour le Carré Dominion, un parc sombre qui longe deux pâtés de maisons. C'est le coin préféré des touristes perdus, des prostitués mâles et des vendeurs de dope moulés de cuir noir. C'est intime, quoi, et c'est ma chambre pour la nuit.

Sur un des bancs du parc, je fais la connaissance de Marjorie. Enfouie dans un imperméable, elle vide une boîte de crackers. Elle m'en offre quelques-uns, que j'avale goulument. Marjorie a 65 ans. Elle a travaillé comme radiotélégraphiste durant la Deuxième Guerre mondiale. Aujourd'hui, elle erre de chambre en banc de parcs. Il lui est ar-



rivé, des fois, d'être tellement cassée qu'elle devait se prostituer pour un café et un sandwich.

«C'est affreux quand on n'a personne vers qui se tourner», me dit-elle tout bas, de sa voix rauque. «C'est affreux quand on n'a pas de famille, pas d'argent à la banque. Y a du monde qui crève de faim ici. Je me suis déjà prostituée, j'ai été obligée. Mais je ne suis pas coupable de meurtre, j'ai tué personne... Je m'suis seulement vendue pour de la nourriture. Tu comprends ce que j'veux dire, hein?»

Nous nous blottons, Marjorie et moi, sous mon sac de couchage, par cette nuit de 5 degrés Celsius, pelotonnées comme avec ma grand-mère, quand nous regardions le dernier film à la télévision. Marjorie entonne quelques vieilles chansons du temps de la guerre et ensemble, nous épuisons tout notre répertoire musical.

Après une couple d'heures, Marjorie se remet en route et moi je vais me coucher sous un buisson. Évidemment, je meurs de peur. Je



ne dors pas. C'est impossible. avec un oeil ouvert. Chaque son ténu, chaque bruit de pas, chaque bruissement de feuille me fait sauter sur mes pieds, nerveuse et alerte comme un lapin.

À la fermeture des bars, la ville s'apaise soudain. Cela m'effraie.

À l'aube, ma cachette sous le buisson devient trop visible et je déménage sur un banc. Je me balance d'avant en arrière pour me réchauffer. Vers 6 h, je fais le tour du parc, drapée dans mon sac de couchage comme dans une robe de chambre. Je salue les formes humaines qui commencent à s'agiter sur les autres bancs.

Je suis nerveuse, épuisée, sale et très engourdie par le froid. Je trébuche jusqu'à la Gare centrale et je m'asperge le visage d'eau froide. Et puis j'arrête un taxi et je rentre à la maison.

Car moi, j'ai une maison qui m'attend.

Lindalee Tracey est journaliste pigiste et collabore régulièrement à *The Gazette*, CBC et l'ONF. Son reportage sur les femmes itinérantes, dont le présent texte est une traduction, a d'abord été lu en primeur (et en anglais bien sûr) à l'émission de radio *Sunday Morning* de CBC-Toronto.

## SOUS LES PONTS DE MONTRÉAL

Le 12 avril, le Comité ad hoc sur les sans-abri mis sur pied par l'administration Doré remettra ses recommandations au conseil municipal de Montréal, après six soirées de consultation publique.

Le 5 février, on y analysait le manque de ressources pour *femmes* itinérantes. Alors qu'à Montréal seulement on évalue leur nombre à près de 3 000, il n'y a que 77 lits disponibles dans les cinq maisons d'hébergement qui leur sont spécifiquement réservées: le Chaînon, l'Auberge Madeleine, la Maison Marguerite, les Maisons de l'ancre et la Dauphinelle! En un an, on a dû y refuser 3 729 demandes d'admission. Au Y des femmes, rue Dorchester, où l'on «dépanne» aussi les femmes en difficulté, on devait laisser à la rue cet hiver, pendant les gros froids, 10, 12 femmes par nuit, faute de place.

Tracer un portrait-robot de la femme itinérante est infaisable. Évidemment, ce sont des femmes en difficulté, sans adresse permanente, sans lien affectif stable, aux prises avec des problèmes d'argent, de santé, de logement, de violence familiale, souvent intoxiquées. Mais de plus en plus d'itinérantes jeunes — bénéficiaires de l'aide sociale de moins de 30 ans, souvent prostituées — s'ajoutent aux vieilles femmes expulsées de leurs logements, aux autochtones «déculturées» et aux femmes alcooliques. «Grâce à» la désinstitutionnalisation des services de santé, des centaines de patientes d'hôpitaux psychiatriques se retrouvent maintenant dans le circuit de l'itinérance, aux côtés de femmes violentées fuyant leur mari ou leur agresseur. Enfin, autre phénomène nouveau, les intervenantes des maisons d'hébergement remarquent une augmentation du nombre de femmes récemment immigrées au Québec, souvent illettrées, abandonnées par des maris mieux intégrés et à la recherche d'épouses plus «modernes».

Devant cet accroissement de la demande, les maisons sont dépourvues. La plupart sont financées par des fondations privées ou des communautés religieuses: elles demandent à l'État de prendre ses responsabilités et de les aider financièrement à assumer les nouveaux services requis, psychologiques et éducatifs aussi bien que physiques. Entre-temps, le comité Godley recommandera entre autres à la Ville d'ouvrir un centre de dépannage de 25 lits... à l'hiver 1987-88. Une goutte d'eau... appréciable. Avant que 1987, l'Année internationale des sans-abri, ne soit tout à fait terminée.

— F.G.

première mondiale à Montréal:

**STRUGGLE FOR CHOICE**  
LA LUTTE POUR LE LIBRE CHOIX

histoire des mouvements de lutte  
à travers le Canada  
pour le droit à l'avortement

documentaire-vidéo en 5 parties  
réalisé par NANCY NICOL

**Le Cinéma ONF**  
Complexe Guy-Favreau

200, boulevard Dorchester ouest  
Métro Place d'Armes

en présence de la réalisatrice

lundi le 20<sup>e</sup> avril à 19:30h.  
21 et 22<sup>e</sup> avril à 18:00 et 21:00h.

\*3<sup>e</sup> partie sur Québec en français

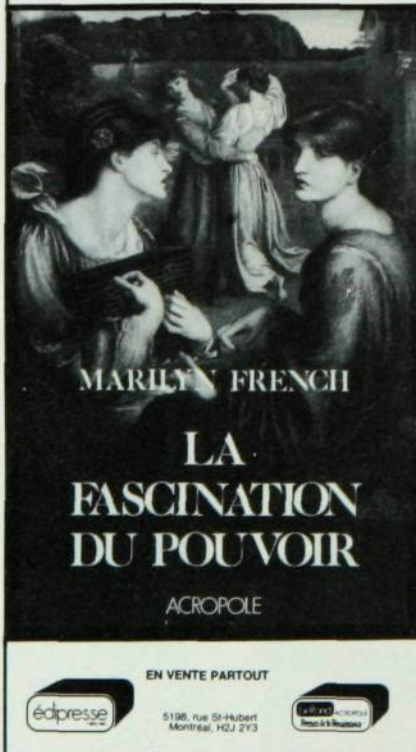
information:

**G.I.V.**

tél: (514) 524-3259

## MARILYN FRENCH

L'histoire universelle  
de la femme face au  
pouvoir mâle



ACROPOLE

EN VENTE PARTOUT



5196, rue St-Hubert  
Montréal, H2J 2Y3



## The Highlands Inn



### PETITE AUBERGE EN NOUVELLE-ANGLETERRE

À seulement 3 heures de route de Montréal, dans les montagnes blanches du New Hampshire, le Highlands Inn est un endroit unique pour vous, vos ami-e-s, vos amant-e-s.

Cent acres de terrain privé, des montagnes à perte de vue, des chambres meublées d'antiquités et des salles communes spacieuses. Nous avons aussi un bain tourbillon, des pistes de ski de fond et alpin à proximité et des promenades en traineau.

Aubergistes:  
Judith Hall et Grace Newman  
(603) 869-3978

P.O. Box 118 U  
Valley View Lane  
Bethlehem, N.H. 03574